

Nathalie Obadia

« Le marché de l'art contemporain est une véritable boussole géopolitique »

Politique des quotas dans les musées, censure, NFT... La galeriste Nathalie Obadia analyse les liens complexes entre l'art et la politique, et questionne notamment la domination du soft power américain et occidental.

Qui crée quoi ? Qui achète ? Qui vend ? Qui expose quoi, où et comment ? Que nous apprend le soft power culturels sur l'état du monde, de nos sociétés, sur les liens entre nations ? En 2021, le marché de l'art mondial affichait un volume de 65 milliards de dollars. En mai 2022, chez Sotheby's à New York, la collection Macklowe devenait la collection la plus chère jamais vendue aux enchères avec un total de 922,2 millions de dollars. De ses galeries parisienne et bruxelloise, Nathalie Obadia observe les soubresauts d'un marché complexe et révèle à quel point l'art est un outil politique.

Le Point : « L'art est, plus que jamais, un marqueur de puissance », écrivez-vous. L'hégémonie américaine, en vigueur depuis la Seconde Guerre mondiale, est-elle aujourd'hui menacée par les nouvelles puissances économiques ?

Nathalie Obadia : Le mainstream n'est plus seulement américain mais, plus globalement, occidental. Cela dit, le pouvoir d'influence des États-Unis reste gagnant. La Chine se renferme sur elle-même de manière autoritaire pour préserver son pouvoir économique, et c'est aussi le cas de l'Inde et de la Russie. Ces pays n'ont pas construit ce soft power artistique qui participe au rayonnement international et à l'envolée des prix des œuvres. Or quels artistes battent des records de vente à Hongkong ? Warhol et Basquiat. Et, si on observe la liste des expositions les plus fréquentées de la Fondation Louis Vuitton, on a : la collection du MoMA de New York, Basquiat, Basquiat-Warhol, les collections Chtchoukine et Morozov. Cette programmation ne fait que renforcer l'idée que si la place de l'art moderne était en France avant 1945, l'art contemporain, lui, est bien américain.

Comment expliquez-vous que la France, fer de lance des avant-gardes, soit restée si longtemps en retrait derrière les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne ?

La France a manqué les opportunités de promouvoir l'avant-garde. Alors que les États-Unis présentaient régulièrement des artistes novateurs de l'*abstract expressionism* comme Jackson Pollock, la France – où Yves Klein, Arman, César ou Niki de Saint Phalle étaient déjà très actifs – restait figée

sur une idée conventionnelle avec les peintres de la seconde école de Paris. Aujourd'hui, les choses changent, et la France devient très attractive. Nous bénéficions du Brexit, de l'implication d'un plus grand nombre de collectionneurs français, de l'installation en France d'artistes étrangers comme Miquel Barcelo et David Hockney, mais surtout de l'entrée dans la compétition internationale de jeunes artistes comme Laure Prouvost ou Cyprien Gaillard. L'enjeu est de faire évoluer notre Musée national d'art moderne. Le MoMA et la Tate se sont agrandis plusieurs fois, Berlin est en train de créer un prestigieux musée. Le centre Pompidou doit assurer son avenir.

Le Centre Pompidou s'est exporté à Shanghai, le Louvre à Abou Dhabi (LAD). À quel point les musées sont-ils les instruments des enjeux politiques ?

Ces deux exemples, aux résultats et aux enjeux très différents, montrent bien que la France est aujourd'hui le pays qui exporte le mieux l'excellence du savoir-faire en matière muséale. On a oublié les désaccords avec les opposants au projet du Louvre Abou Dhabi face à sa réussite incontestée. En 2022, cinq ans après son ouverture, on ne compte pas moins de 2 millions d'entrées. Ce soft power n'est pas étranger au fait que la France soit très présente dans les projets



Nathalie Obadia
Galeriste, chargée de
cours à Sciences Po.



artistiques en Arabie saoudite. Le Centre Pompidou à Shanghai connaît un succès plus mitigé, causé par la fermeture de la Chine pendant la pandémie et par la censure qui contraint le contenu des expositions.

Comment se manifeste cette censure ?

Les autorités chinoises ont fait pression auprès du Centre Pompidou en 2019 pour empêcher que des artistes chinois résidant en France, considérés comme critiques envers le régime, ne soient exposés. Et, en même temps, très surprenant, j'ai pu organiser en 2017 une rétrospective d'André Serrano au Red Brick Art Museum, à Pékin, qui avait choisi pour publicité de l'exposition le *Piss Christ*, œuvre subversive vandalisée en 2011 à Avignon et qui ne pourrait être exposée aujourd'hui dans un musée américain. En Iran, c'est aussi très étonnant, des œuvres d'artistes américains ou jugées blasphématoires – des Pollock, des Picasso, le Bacon représentant deux hommes nus dans un lit –, achetées par le musée national pendant le règne du chah, n'ont pas été vendues – alors qu'elles sont très convoitées – mais sommeillent dans les sous-sol du musée et remontent à la surface au gré des réchauffements avec l'Occident. Le marché de l'art contemporain est une véritable boussole géopolitique.

Il reflète aussi nos sociétés. Les musées américains se soumettent à une politique des quotas pour promouvoir la diversité des œuvres et des artistes. Comment se traduit-elle ?

DR - BEHROUZ MEHR/AFP



Censure. Ci-contre : l'artiste Andres Serrano devant son « Immersion (Piss Christ) » en 2017, lors d'une exposition au Red Brick Art Museum, à Pékin. Ci-dessus : le musée d'Art contemporain de Téhéran possède des œuvres acquises sous le règne du chah, notamment « Two Figures Lying on a Bed with Attendants », de Bacon, dont il manque ici le panneau central.

Le monde de l'art donne une grande visibilité aux débats intellectuels et aux revendications sociétales. Et les États-Unis y sont particulièrement sensibles. Par exemple, le musée de Baltimore a vendu des œuvres d'hommes blancs, comme Andy Warhol ou Jasper Johns, pour acquérir des œuvres d'artistes, hommes et femmes, issus de minorités ethniques. Cet engagement est aussi présent en Europe, où ces critères sont pris en compte pour les contenus des expositions et les acquisitions.

On parle beaucoup des NFT. L'œuvre numérique cryptée va-t-elle révolutionner l'art contemporain ?

L'art contemporain est en perpétuelle réinvention, et c'est ce qui fait sa vitalité. Les NFT ont déferlé avec les confinements. Le marché s'est emballé jusqu'à la vente record d'un NFT, cédé 69 millions de dollars chez Christie's en 2021. Mais l'annulation de la vente consacrée aux NFT chez Sotheby's à New York en 2022 montre que ce nouveau monde de l'art reste fragile.

Le Centre Pompidou vient tout de même d'acquérir quatorze œuvres NFT dans sa collection...

C'est allé plus vite que pour y faire entrer le street art ! Mais qu'est-ce qu'un NFT, sinon de l'art conceptuel adapté à la technologie d'aujourd'hui ? La spéculation et la défiance que suscite ce nouveau système économique ont connu des excès, mais il ne devrait pas tarder à trouver sa place au sein du marché de l'art ■ PROPOS RECUEILLIS PAR VICTORIA GAIRIN

Géopolitique de l'art contemporain. Une remise en cause de l'hégémonie américaine ? (Le Cavalier bleu, Poche, 2^e édition revue et augmentée, 192 p., 13 €).

« Le monde de l'art donne une grande visibilité aux débats intellectuels et aux revendications sociétales. »